

DE L'APPRENTISSAGE DU PIANO À 3 MAINS

DAN FERRAND-BECHMANN

DE L'ÉCOLE NOUVELLE À LA SOCIOLOGIE

J'avais été élève d'une École Nouvelle¹, celle de Madame Niox Château, à Boulogne puis chez « Madame Médici ». Mes parents étaient des sympathisants de l'école nouvelle. Ma tante, qui s'appelait dans ses livres, Amélie Dubouquet, était aussi une pionnière de cette éducation moderne. À la maison, je fus nourrie goutte à goutte à Cousinet², Montessori, Decroly, André Berge, etc.

Ce séjour dans des établissements où régnaient les pédagogies nouvelles m'a rendue rebelle à toute autorité. Je n'ai connu ni les carnets de notes, ni les tables alignées. Nous apprenions à trouver notre rythme, notre autonomie dans l'apprentissage, à choisir nos savoirs. Pourtant, la trop grande différence avec les copains de la rue faisait de nous des « outsiders » dans une marginalité quelquefois insoutenable. Vivre dans cet univers si différent, alors que nous étions sur les mêmes trottoirs et les mêmes marelles, nous mettait mal à l'aise.

Globalement une ambiance sans discipline me perturbait et quand j'atterris en seconde dans un lycée

classique ce fut quand même un délice de normalité. Il y avait un professeur d'allemand qui m'a laissée au fond de la classe car mes origines juives ne lui plaisaient pas. Cette exclusion « raciste » fut formatrice. Je peux parler d'expérience avec des étudiants qui vivent cette relégation.

Mais dans ce lycée, les filles de la banlieue Ouest n'avaient, pour la plupart, comme horizon que les surprises-parties. Seules les opinions à propos de l'Algérie arrivaient à faire flotter sur le groupe un vague sentiment de politique et même des révoltes quand les événements se précipitèrent. Je n'étais pas du tout du même côté de celles dont les familles étaient revenues des colonies. Leur fibre militaire était solide comme de la fibre de coco. J'essayais de comprendre mais je ne le pouvais pas. Leur racisme latent était insoutenable. Bastien Thiery était leur héros, pas le mien. J'avais commencé à fréquenter un mouvement lycéen³. Lasse, j'ai demandé à changer de décor et me suis retrouvée au lycée Janson de Sailly, en classe de philosophie et hypokhâgne, comme mon père.

J'apprenais beaucoup dans l'action. Je militais avec férocité sous la férule d'un pasteur devenu professeur de

1. Qui était une école publique.

2. Roger Cousinet, *l'éducation nouvelle*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1950.

3. Le mouvement lycéen protestant : « la fédé ».

Sciences de l'Éducation et resté suisse. Il avait été un mythe et le leader charismatique d'une poignée d'adolescents qui se droguaient de mots.

Ces cinq années sont importantes car j'ai appris à jouer à 3 mains sur les pianos : militer, travailler, avoir des amis. Nous avons tant refait le monde en parlant, que la réalité était triste. Nous nous étions pensés des hussards, devenus adultes, nous débouchions des toilettes et nous moulinions des légumes pour nos gamins.

En classe de philosophie, on m'a assigné quelques mois dans un plâtre, ce fut une longue suite de lectures. Après mon hypokhâgne, j'ai été aussi malade, une jaunisse qui m'a clouée au lit pendant une partie du premier trimestre universitaire. Adieu les écoles prestigieuses, l'ENA et l'espoir familial qu'on mettait dans mon avenir. J'ai pris une inscription à l'Université de Nanterre. Un vaste chantier à presque deux heures et force changements de trains de banlieue. Une série de barres et une tour, des terrains vagues et quelques bidonvilles et une cité de transit. Un endroit rêvé pour la sociologie et la révolution.

À quoi m'inscrire ? Dans l'ascenseur, j'ai rencontré un homme magnifique à chevelure blanche et il m'a séduit. C'était Henri Lefebvre⁴. Je me suis concentrée et acharnée, sur une dissertation pour montrer qu'on pouvait ne pas regarder les faits sociaux comme des choses⁵ et sur un exposé sur un immense bidonville : Chimbote. Au début, la sociologie me laissait perplexe, car les concepts employés me renvoyaient à d'autres significations, d'autant plus qu'une partie d'entre eux était mal traduits de l'anglais. J'ai pourtant plongé dans la sociologie comme dans un océan délicieux. J'ai lu. J'ai dévoré. J'ai rempli des petites fiches de carton de toutes couleurs, fait des mathématiques appliquées aux sciences sociales et de la statistique, décrit des paniers et leurs tresses au Musée de l'Homme. Les cours avec Leroy Gourhan, avec Jeanne Favret sur les sorcières, avec Éric de Dampierre sur les royautés africaines étaient entre autres passionnants.

La sociologie était devenue une évidence. Je ne pouvais faire que ce métier : sociologue. C'est un champ inépuisable

de questions et d'interrogations. À l'École Nouvelle dans l'observation distante de mes enseignants et des têtards et dans mes deux lycées, je n'avais jamais jugé ni déjugé mais regardé, analysé, interprété, catégorisé froidement avec un scalpel et des crayons pour noter. Dans mes études, je me sentais très bloquée pour écrire et même pour penser tant la discipline que j'avais connue en hypokhâgne me contraignait. J'avais peur de mal faire et je ne prenais pas plaisir à écrire tant je me forçais à chercher à faire des constructions symétriques, des introductions, des conclusions. En sociologie, je n'ai connu le plaisir – littéraire – que plus tard, lorsque je fus heureusement conseillée par Jean-Pierre Chabrol avec qui je discutais quand il écrivait « Vladimir et les Jacques »⁶.

J'ai fait de la psychologie sociale avec des enseignants qui nous méprisaient, puisque nous étions sociologues. Nous avons lu Ralph Linton et Karen Horney et « la personnalité névrotique de notre temps ». Nous avons été déterminés par la « Foule solitaire⁷ » et évidemment par Hébert Marcuse et l'unidimensionnalité de l'homme. Les ouvrages de Merton et Parsons et les relations subtiles entre malade-médecin nous enthousiasmaient. La sociologie dit des choses très ordinaires et banales et se rappelle à vous du matin au soir et dans tous les espaces du monde.

Nous avions des cours remarquables en sociologie générale avec François Bourricaud et, sans lui, nous n'aurions jamais fait la différence entre une organisation et une administration. Michel Crozier qui récitait ses bouquins sur le phénomène bureaucratique, promenait un regard scientifique sur l'univers des assurances et des chèques postaux. Il décortiquait la satisfaction et les motivations des différents acteurs, mot dont je compris enfin le sens grâce à lui. C'est aussi sous sa férule, que je fis en quelques semaines après un séjour au Québec, une maîtrise sur la marginalité urbaine à Belleville comme si je préparais déjà mes cours pour l'Université de Paris 8. Nous avions un T.P. de Manuel Castells, qui s'occupait de politique et de la bibliothèque avant d'écrire « La question urbaine ».

4. Un des chefs de file de la sociologie marxiste et de la sociologie urbaine.

5. Monnerot Jules, *Les faits sociaux ne sont pas des choses*, Paris, Gallimard, 1946.

6. Roman qui parle de la pauvreté dans un ensemble de logement social, à partir d'un fait réel, celui du suicide d'un jeune garçon, honteux de la situation précaire de sa mère.

7. Riesman David, *La foule solitaire*, Paris, Arthaud, 1964.

André Lévy⁸ avait sorti un volume de textes traduits de l'américain qui constituait une ressource inépuisable en psychologie sociale. La lecture et l'étude de ces textes, les enseigner et les discuter ensuite m'a beaucoup appris sur la pression vers la conformité et la dynamique des groupes restreints. Il donne de l'homme une vision cruelle et montre aussi comment on peut en partie prévoir et orienter des comportements de groupe, démotiver des soldats allemands ou changer les habitudes alimentaires des ménagères américaines.

Puis, un professeur américain, Kurt Wolff, spécialiste de la sociologie de la connaissance, de Mannheim et de l'école de Francfort est venu nous parler de la « lettre écarlate » et du concept de stigmaté. Mais il racontait surtout les émeutes des campus américains, Angela Davis et David Riesman.

Et surtout, Henri Raymond, du centre européen de Vienne, a introduit la sociologie dans les écoles d'architecture. Depuis qu'il enseigne, certains architectes⁹ se sont rendu compte que les maisons sont habitées par des habitants¹⁰. Il nous parlait de budget temps à propos d'une étude qu'il venait de finir à Vienne. On apprenait des chiffres par cœur sur le repassage et le travail ménager bien avant Kaufmann¹¹. Par sa méthode d'entretien et d'analyse, par la description de la vie quotidienne, ses livres devraient être lus par tous les étudiants de sociologie.

Je ne serais pas honnête si je ne parlais pas de Henri Mendras, sociologue rural, qui fut d'un grand secours, quand les plus prestigieux de nos enseignants quittèrent Nanterre nous laissant sans directeur pour suivre nos travaux en 3^e cycle. Cela détermina des choix étranges et négociés de sujets de thèses. Pour moi, ce fut « l'antiville, les résidences secondaires ». Sujet à mi-chemin de la ruralité et de la ville. Il me donna du travail, des vacances sur le terrain et j'y ai beaucoup appris. Nous le suivions dans ses séminaires à l'Institut d'études Politiques, ce qui donnait une autre vision de l'enseignement.

Nanterre fut aussi 68. On a tant raconté et surtout transformé les faits que j'aurais du mal à dire autre chose que ma propre histoire. Dany Cohn Bendit évoquait, malgré sa chevelure rouge, des tableaux du Douanier Rousseau, la liberté entraînant le monde. Comme les grèves avaient succédé aux grèves, le mois de mars ne fut qu'un épiphénomène et un repas sur l'herbe. J'ai curieusement beaucoup travaillé d'une part parce que j'avais peur de mon père et d'autre part parce que la sociologie s'éclairait dans ces jeux de rôles extraordinaires et qu'elle éclairait la rue et ce qui s'y passait. Les concepts les plus usés ont pris de la jeunesse pendant ces grèves et ces batailles d'idées et de rues. Les concepts les moins rusés ont pris le chemin des bibliothèques et de l'oubli.

J'avais habité la cité universitaire, la fameuse, celle de Nanterre, une des plus sinistres, d'autant plus que le site était toujours en chantier. Un copain architecte hollandais me décrivait la liberté qui régnait dans les logements pour étudiants dans son pays du Nord et les visites mutuelles que pouvaient se faire les sexes opposés. Mais pour nous il semblait, en 1967, normal de séparer les filles des garçons comme dans des églises ou des synagogues.

Mai 68 fut marqué pour moi par quelques événements que le monde a scrutés. À Renault, nous trouvâmes portes et grilles closes mais une effervescence régnait plus sympathique que sur le Boul'Mich. Je partis en Angleterre avec Dany le rouge, devenu vert depuis, pour semer la révolution. Il y avait Anne Quérien – qui écrivit un excellent livre sur *l'enseignement*. Nous voulions évangéliser la « London School of Economics » mais les étudiants restèrent flegmatiques. Mais la révolution resta de notre côté du Channel. Dommage. Nous rentrâmes par la Belgique. Sans encombre, bien que la situation en France commença de se stabiliser.

À la fin de l'été, nous bénéficiâmes de bourses mirifiques pour le Québec. Trois mois de séjour pour découvrir le développement communautaire en Gaspésie.

8. C'est étrange pour moi de siéger dans des jurys avec lui...

9. Comme Attila Cheyssial en particulier, architecte à la Réunion qui a soutenu sa thèse sous ma direction (La Quantité négligeable).

10. Raymond Henri, *Paroles d'habitants*, Paris, L'Harmattan, 2001.

11. Kaufmann Jean-Claude, *La trame conjugale*, Paris, Nathan, 1992.

12. C'est aussi le choix d'éduquer. Cf. Philippe Meirieu, *Le choix d'éduquer*, Paris, ESF, 1991.

À l'Université, j'ai découvert Guy Rocher, Jacques Dofny et bien d'autres sociologues dont la simplicité de langage et les traductions résolues des concepts américains me resservirent par la suite. Quand j'y suis revenue 15 ans plus tard pour une mission sur le bénévolat, j'ai réappris les choses simples avec le même petit bonheur.

Pendant que j'élevais mon fils, j'ai eu plusieurs « jobs » d'apprentie sociologue et de journaliste sur des sujets urbains. Après des bourses modestes, mon mari et moi commençons à avoir des contrats de recherche. Nos premières études avaient comme thème l'éducation et la formation. Nous avons travaillé sur les besoins en formation des fonctionnaires de « catégorie B » et sur l'évaluation des écoles supérieures de commerce. En ce temps-là, comme Patrick Viveret¹³, mes camarades de travail et de recherche étaient rocardiens.

Un double décès tragique dans la famille et un départ au service militaire m'obligèrent à nourrir ma tribu, c'est-à-dire un enfant d'un an et demi. J'ai été sélectionnée sur un poste à Grenoble où j'étais le psychosociologue d'une maîtrise de gestion. Ce n'était ni vraiment l'Université où pourtant nous étions formellement, ni une école de commerce. Je participais activement à une expérience interdisciplinaire, renouant avec mes amours d'enfance et d'adolescence pour l'innovation pédagogique et l'Éducation Nouvelle. C'était un cadre formidable de travail et d'émulation intellectuelle. Nous frottions nos divers jargons juridiques, politiques, scientifiques, philosophiques... Nous avions des heures de service consacrées à la discussion sur notre pratique. Peu à peu la filière s'est organisée. Nous avons eu un premier groupe d'étudiants, un groupe pilote et innovant comme celui que j'avais vécu au lycée.

Malheureusement le ministère a trouvé l'idée intéressante et l'a tuée presque dans l'œuf en nous attribuant un diplôme dit d'administration économique et sociale. Nous rentrions tous dans le rang sous ses ordres et étions terriblement frustrés. Cela me rappelait la fermeture brutale de l'École Nouvelle, quand j'avais 15 ans de moins. Car le décret du ministère émasculait nos innovations. On a créé un diplôme fait de disciplines mises bout à bout et une filière qui fut longtemps considérée comme mineure ou cadette, puisqu'elle était à mi-chemin du droit et de l'économie. En fait, elle aurait dû rester du

côté de « l'administration » au sens de la « social administration » anglaise.

J'aurais dû rentrer dans un cycle normal AES, si une idée n'avait germé dans la tête d'une assistante sociale, qui dirigeait l'école de travail social. À cette époque, les formations des personnels sociaux étaient étroitement surveillées par le ministère de la santé et des affaires sociales. Aucune des écoles n'était un département de l'Université ou rattachée à un IUT sauf celle de Grenoble. Un puissant syndicat veillait à ce que ces demoiselles assistantes sociales et ces messieurs éducateurs restent dans des idées bien pensantes et « surveillent les pauvres »¹⁴. Mais à Grenoble, l'idée fut de créer une licence et une maîtrise dans laquelle pourraient rentrer ensemble des cadres du service social et de l'éducation spécialisée et même des étudiants. Nous fûmes les premiers à avoir une maîtrise « sociale » habilitée par le ministère de l'Éducation Nationale.

Je fus élue, en 1983, à la tête de l'institut d'administration économique et sociale. Si la gestion des postes est faite par le rectorat et les commissions de spécialistes, ce qui évite bien des désagréments, il faut gérer tout le reste. J'avais eu une bonne formation en relations humaines et en sociologie du travail avec Michel Crozier et Eugène Enriquez.

Les étudiants professionnels de la maîtrise option travail social étaient des cadres et venaient souvent de loin, car ils fuyaient les formations géographiquement proches de leur emploi. Ils ne voulaient pas se retrouver sur les mêmes bancs que leurs subordonnés. J'ai pratiqué la validation des acquis, nous acceptions les candidats sur leurs expériences et leurs formations professionnelles. Ils étaient plus âgés que moi et en majorité des hommes. Les travailleurs sociaux avaient souvent dans les relations avec moi, les attitudes de leurs propres clients. Ils me parlaient de leurs problèmes personnels et essayaient d'obtenir des indulgences. J'ai mis des années à analyser ces relations et ces jeux de rôles, pourtant j'enseignais encore la psychologie sociale et le socio-drame.

De plus nous étions relativement riches. Les étudiants travaillaient beaucoup et avaient la joie de la découverte ou de la redécouverte de la lecture. Certains avaient une nouvelle image d'eux-mêmes parce qu'ils avaient appris

13. Viveret Patrick, *L'évaluation des politiques et des actions publiques*, Paris, La Documentation française, 1989.

14. Comme l'écrivait de Gerando au XIX^e siècle.

à mobiliser des savoirs enfouis. Ils butaient sur l'écriture mais j'ai trouvé un allié au collège coopératif – Maurice Magnificat¹⁵ – qui donnait des cours d'écriture des mémoires. L'une d'entre mes étudiantes a pleuré un jour en me disant : « j'aurais préféré ne pas savoir ». En effet nous faisons un enseignement plus critique que celui des écoles de travail social. Ce qui était, il est vrai, très facile.

Notre champ d'enseignement en travail social et en politique sociale était vierge en France. Il l'était moins dans les pays anglo-saxons où la recherche et l'enseignement en administration sociale sont répandues. Les politiques sociales ont été un secteur plutôt réservé aux juristes en France. On peut lire des manuels de droit ou une documentation historique et quelques ouvrages fondamentaux sur les origines de nos systèmes de politiques publiques. Il y avait eu aussi le rapport de Pierre Laroque sur la vieillesse. Mais on s'attachait vers le milieu des années 70 davantage à décrire et à approuver le rôle des professions sociales qu'à porter un jugement critique sur leur action et surtout sur la situation sociale. Souvent en termes laudatifs ou simplement explicatifs, les textes disponibles sur le social étaient un barrage contre la critique. Plus graves étaient le peu de travaux sur la situation des bénéficiaires d'aides. Par exemple, la question de la pauvreté n'a surgi que fort tard. Pierre Bourdieu, parce que c'était lui, a donné une visibilité scientifique au concept et à la réalité de la misère.

En Grande-Bretagne, les théories, les effets, les coûts financiers et sociaux avaient fait avant la guerre l'objet de rapports sérieux et documentés¹⁶. Beaucoup d'entre eux gagnaient à être lus et éclairaient des pans cachés de notre système de sécurité sociale, de retraite et d'action sociale. Je fus soulagée de trouver dans la littérature anglo-saxonne des réflexions sur une philosophie des

solidarités et sur l'entraide et le don. Il y avait des discussions pragmatiques. Le domaine économique était peu jargonnant et reposait sur des exemples clairs.

Soudain en 1978, plusieurs ouvrages furent donnés en pâture aux travailleurs sociaux. Une critique acerbe du travail social¹⁷, puis de l'assistance à perpétuité, puis du pouvoir du social par Nicole Questiaux, furent des pavés dans la mare. Il y eut aussi un ouvrage sur l'éducation spécialisée¹⁸ et le rôle de Vichy. Jean-Michel Belorgey avait commis un pamphlet sous un nom de plume¹⁹, il y jetait déjà son encre. La formation que nous donnions offrait un espace de réflexion libre, de dialogue, de croisement de réseaux là où il y avait des chapelles.

Je dois, grâce à une critique acerbe de l'ouvrage de Jeannine Verdès-Leroux²⁰, dans la *Revue Française de Sociologie*, d'avoir été sollicitée pour des cours et des conférences par des travailleurs sociaux furieux contre elle. Philippe Meyer écrivit un livre sur « L'enfant et la raison d'État », qui bousculait des certitudes. Il vint aussi se faire chahuter et interpellé comme le fut aussi Ivan Illich²¹.

J'étais une pédagogue passionnée. Un maître ignorant peut être bon car il sollicite l'effort et l'intelligence des étudiants surtout des adultes. Dans les formations à des professionnels, quand de plus il faut suivre des dispositifs et des réglementations, qui changent au hasard des ministres, mieux vaut animer des groupes et encadrer des exposés. Nous avons travaillé sur l'insertion et les missions locales, les diverses conventions dans les professions sociales, les catégories de handicaps. Il fallait trouver dans tous ces dispositifs, des lignes de forces en matière de stratégies et d'éthique de social et analyser avec philosophie. Montrer qui sont les acteurs, les valeurs, les méthodes qui permettent un regard surplombant. Les confrontations avec les ouvrages de Michel Foucault, Pierre Rosanvallon, Jean-Michel Belorgey,

15. Homme d'église comme son nom l'indique.

16. Comme le rapport Seebohm sur le travail social local (1967).

17. Verdès-Leroux Jeannine, *Le travail social*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1978.

18. Chauvière Michel, *L'enfance inadaptée, l'héritage de Vichy*, Paris, Éditions Ouvrières, 1980.

19. Vingré Michel, *Le social c'est fini !* Paris, Autrement, 1980.

20. Cité plus haut.

21. *Inverser les institutions, I ibérer l'avenir, I e chômage créateur, La convivialité, Pour déscolariser l'école* : autant de titres en forme de slogans.

Jacques Donzelot²², etc., m'ont aidée comme ceux de Robert Pinker²³ et de Richard Titmuss²⁴ et des auteurs du mouvement fabien.

J'ai été sollicitée pour une conférence sur le statut et le rôle des assistantes sociales en entreprise. J'ai interrogé des assistantes sociales mais aussi leurs clients et leurs interlocuteurs sur le site de leur travail. Je faisais l'hypothèse que Jeannine Verdès-Leroux avait fait à leur propos des observations erronées. Je sortis de mon enquête avec une vision très différente de la sienne et je montrai qu'ils s'agissait souvent de femmes et d'hommes médiateurs entre les ouvriers, les employés et l'encadrement. Je m'exprimais dans la revue de l'association nationale des assistantes sociales et je fus alors chargée d'une étude plus approfondie par le ministère.

C'est ainsi que j'ai ouvert un autre second cycle plus axé sur le travail en entreprise et que j'ai rencontré des chefs du personnel, des responsables d'entreprise, des syndicats, etc. J'ai pu mettre au centre de cette formation la question, vague à l'époque, de l'insertion²⁵. Les travailleurs sociaux risquaient alors d'être dépossédés de la gestion des nouveaux dispositifs par les spécialistes de la formation ou même ceux de l'emploi.

Nous mettions dans les mêmes salles de cours des personnes issues d'horizons divers et cela créait des synergies solides sur le terrain. Les personnels sociaux des entreprises avaient une position très différente de ceux de la direction de l'action sociale, des caisses d'allocations familiales ou des associations. Ils étaient confrontés à des impératifs de production d'une part, à des syndicats d'autre part et à des questions multiples d'hygiène, de sécurité et de conditions de travail. Le métier des travailleurs sociaux classiques était dicté par des dispositifs et des distributions d'aide ou d'assistance sur une base individuelle et avec des effets palliatifs. L'activité des assistants sociaux du travail était de conseil, de soutien, de relations humaines. J'en avais décrit le rôle de « chevilles ouvrières, chenilles ouvrières »... jeu de mots qui me valut des amis et des ennemis. Le système de préretraite se mettait en place et les travailleurs

sociaux en entreprise avaient un rôle d'accompagnement et même de négociation. Ils aidaient les personnes à franchir une étape angoissante même si beaucoup des salariés, ayant commencé à travailler très jeunes, se précipitèrent pour sortir du monde du travail. Cela déséquilibra des entreprises mais jeta sur le marché des candidats au temps libre et au bénévolat.

Nous avons constitué un groupe de recherche original et interdisciplinaire avec entre autres un collègue canadien qui travaillait sur les politiques sociales du patronat (Ronald Melchers), un philosophe des sciences (Yves Schwartz²⁶) et un spécialiste d'ergonomie (Jean-Pierre Blanchi). Nous avons visité des entreprises ensemble. Ce fut Renault Billancourt, une mutuelle dans un chantier naval, Le Creusot, Dolfuss à Mulhouse, etc. L'échange de points de vue « in situ » fut une expérience enrichissante, méthode que j'ai répétée plus tard lors d'un groupe sur la participation des habitants puis en 2000 sur la conduite de projets de responsables de centres sociaux.

LE BÉNÉVOLAT : OBJET D'ÉTUDE ET DE POLITIQUE

Parallèlement à ce travail d'enseignant, je menais des recherches sur le social sur un monde nouveau : celui des bénévoles. J'ai continué de lire et de travailler de manière visible en sociologie urbaine, tout en me risquant avec prudence dans le champ du social.

J'ai participé à une étude de cinq ans financée par le CNRS. Elle portait sur l'observation du changement social et sur Meylan, commune proche de Grenoble. J'ai interrogé les habitants d'un quartier sur leurs relations de voisinage et j'ai pu constater entre autres, qu'ils empruntaient une tondeuse et gardaient la grand-mère de leur voisin toujours dans la dette, le don et le lien social. Je retrouvais l'intérêt des études de Young et Wilmott²⁷ sur le voisinage et l'entraide familiale dans les quartiers de l'est londonien. Cette recherche

22. Donzelot Jacques, *L'invention du social*, Paris, Fayard, 1984.

23. Pinker Robert, *The Idea of Welfare*, London, Heineman, 1979.

24. Titmuss Richard, *The Gift Relationship*, London, Penguin, 1973.

25. Avec la bénédiction de Bertrand Schwartz.

26. Yves Schwartz, *Connaissances et expériences du travail*, Paris, Messidor, 1986.

27. Young et Wilmott, *Family and Kinship in East London*, London, Routledge, 1977.

m'entraînait à la fois dans des chemins classiques en sociologie urbaine et nouveaux en sociologie des solidarités. Ce qui m'a toujours frappée, dans l'étude des résidents secondaires, dans celle de ces voisins solidaires et plus tard dans les diverses études sur les politiques de la ville et de l'action communautaire, est la rapidité avec laquelle des habitants d'un même lieu se conforment à des normes communément élaborées.

J'ai cherché souvent à l'étranger des solutions aux problèmes que nous avons et que j'ai pu anticiper. C'est ainsi que j'ai rencontré la question du bénévolat et que j'en ai fait le sujet de ma thèse d'État. Il fallait choisir un domaine vierge pour ouvrir un nouvel espace de recherche, comme le voulait la tradition universitaire. J'étais bien sur une île déserte et bientôt dans un lazaret. Dans d'autres pays les professionnels travaillaient avec des bénévoles et je me suis demandé ce qu'il en était en France. Il semblait que c'était un phénomène disparu et que nous étions entrés dans une autre ère. À la fin des années 70, on ne parlait pas de bénévolat. On ne voyait pas de bénévoles. Le mot était inconnu dans les journaux, à la télévision et à la radio.

Parce que j'ai publié tout de suite quelques articles sur cette question, j'ai été envoyée dans une mission officielle au Canada anglais pour étudier le bénévolat. Le Canada est un espace marqué par le Royaume-Uni, la France, les États-Unis et le Québec. J'ai beaucoup appris et rencontré de multiples organismes, associations, administrations et des universités. Mon compagnon de mission, cadre du Secours Populaire, m'apprit aussi beaucoup sur le bénévolat en France.

À partir de ce que j'avais vu dans d'autres pays européens et en Amérique du Nord, j'ai pu me forger une définition et « attraper » quelques « espèces » résiduelles comme des papillons de collection. Je les ai épinglées et j'ai admiré leurs couleurs. Mais c'était une chasse défendue et quelques aînés bien pensants et « conformes » m'ont conseillée d'abandonner ce travail et de changer de sujet et de fusil d'épaule. Je n'ai jamais eu peur des ours ni des papillons. Je suis restée accrochée à mon rocher à regarder les bénévoles passer et à commencer à les apprivoiser.

Les bénévoles sont d'une infinie variété. Des bénévoles âgés – nombreux et à l'époque les plus visibles²⁸. Des bénévoles de classes moyennes, qui avaient donné une image faussée de tout le paysage : les dames d'œuvre, que d'autres appellent dames « aux chapeaux de cerises » ou « aux cheveux bleus ». Des bénévoles jeunes, responsables dans les mouvements de jeunes. Des bénévoles qui travaillaient par ailleurs et d'autres qui n'avaient pas d'autres activités sinon d'aider leurs familles ou de s'ennuyer. Des bénévoles ouvriers, employés, médecins, agriculteurs, enseignants, commerçants et chauffeurs de taxi, etc. Des bénévoles éphémères et d'autres à perpétuité. Je pourrais faire une liste longue des personnes ayant des caractéristiques sociales diverses mais avec des caractères communs et surtout une propension à l'altruisme plus ou moins individualiste, plus ou moins solidaire et même héroïque.

Le fait que j'aie été critiquée m'a aidée. Je devais justifier mon sujet. J'ai appris à asseoir mes arguments sur des fondements solides pour ne pas risquer d'être déstabilisée. Les associations ont été très accueillantes dès le début et nous avons eu des relations fidèles. Celles qui ignoraient le thème du bénévolat avaient peur du mot²⁹. On se disait militant et même permanent. Le discours figé de certaines associations était tel qu'on ne pouvait lutter contre la récitation d'une pensée unique qui protégeait leurs intérêts. La sphère non lucrative est en France financée par des ressources publiques et les associations sont des structures qui varient quant aux montants de leurs budgets. Certains n'ont pas un franc, d'autres ont des millions. Le tiers secteur est un monde ambigu situé, ni dans le public, ni dans le marché³⁰.

J'ai été sur la marge en ce qui concerne les choix des thèmes de travail, même à la société française des chercheurs sur les associations. Nos colloques attiraient des auditoires nombreux, mais mes collègues enfourchaient les thèmes à la mode : « Associations et pouvoir local » par exemple. Et malheur à celle qui prenait une patinette. Pourtant je suis restée secrétaire générale au côté d'une présidente alors relativement hostile³¹ au thème du bénévolat. Ce fut des années où j'ai compris ce que l'intro-détermination voulait dire.

28. Jean-Pierre Sueur a été chargé en 1984 d'un rapport sur le bénévolat des préretraités ; rapport que je critiquais parce qu'il ne montrait qu'une « vision âgée de la réalité bénévole ».

29. Souvent il s'agissait des associations dans l'éducation populaire.

30. Godbout Jacques, *Le don, la dette et l'identité*, Paris, La Découverte, Mauss, 2000.

31. Geneviève Poujol.

La MIRE³² m'a confié une recherche et un inventaire des travaux et recherches sur le bénévolat et le travail social non marchand³³, qui a constitué la trame de ma bibliographie commentée. Ce fut un « best-seller » tiré à plus de 1 200 exemplaires et publié par le CESOL³⁴.

Grâce à une bourse de la Fondation Tocqueville pour explorer le bénévolat en Amérique, je me suis intéressée à la philanthropie des entreprises et à leur rôle face à l'exclusion. En rencontrant un banquier, qui gérait des fondations, j'ai découvert une autre culture. Des personnes d'origine modeste et d'autres riches mettent de l'argent dans un fonds, que gère une banque au profit d'une cause. Cela voulait dire d'une part que l'héritage ne se transmettait pas toujours aux enfants ou aux parents et d'autre part que le don d'argent était un élément de la culture américaine qui s'apparentait au don de temps bénévole. Les statistiques portent presque toujours sur ces deux « produits » : don de temps et don d'argent³⁵.

Il s'agissait de décrire des comportements sociaux et aussi de savoir si l'avantage fiscal expliquait le geste altruiste. En fait jusqu'où la générosité est-elle altruiste ? J'ai produit pour la Fondation Tocqueville un texte : « L'Amérique en noir et blanc ». C'était un texte de 300 lignes, qui constituait une sorte de série de « diapositives » écrites sur des situations de racisme ordinaire. Il fut bien reçu, court il fut lu.

C'est aussi dans ces voyages en Amérique américaine que j'ai commencé à visiter des ghettos et des quartiers délabrés, des barres d'immeubles aux fenêtres murées, des bungalows urbains décrépits devant lesquels se balancent des parents isolés dans des fauteuils ou des hamacs. J'ai parcouru des centres villes en décrépitude, des rues entières aussi dévastées que le montre fort bien « Le bûcher des vanités »³⁶ et Alex Kotlowitz³⁷. J'ai vu une autre Amérique que celle que connaissaient mes amis de Boston ou de Berkeley et surtout que celle qu'imaginent nombre de Français. Il y a une Amérique

solidaire et non raciste. J'ai commencé à comprendre comment on pouvait regarder ce qu'il y avait, malgré tout de dynamique et de positif, derrière ces montagnes de détritus et ces maisons incendiées ou pillées. Il y avait des groupes qui se battaient pour changer leur destin³⁸. Mais la machine capitaliste et libérale américaine est implacable.

QUATRE ANS HORS DE L'UNIVERSITÉ

Fin 1985, j'ai eu un poste au cabinet du Secrétaire d'État à l'Économie Sociale. J'ai accepté de devenir « Madame Bénévolat ». Je dus, dans des locaux de Matignon, réunir les associations qui travaillaient avec des bénévoles, faire des consultations et rédiger en peu de semaines un rapport : « Pour moderniser le bénévolat ».

Quand le Premier ministre a changé, je devins responsable des recherches sur la pauvreté dans un des services du ministère des affaires sociales. Il s'agissait quasiment d'un département statistique, j'étais entourée de statisticiens de l'INSEE.

Pour regarder le sort des personnes non pas totalement démunies mais qui recevaient des aides des services sociaux, comme on me demandait, j'ai proposé d'étudier la situation de ceux qui ne recevaient aucune aide, en l'occurrence les « clients » des grandes associations caritatives.

Pour cela, il me fallut l'aide des responsables des grandes associations sociales, qui participaient à la lutte contre la pauvreté. Il y avait ATD Quart Monde derrière le Père Wresinski, le Secours Catholique, le Secours Populaire, l'entraide protestante, le Fonds Social Juif, Emmaüs, l'Armée du Salut, la Société Saint-Vincent de Paul, les Petits Frères des Pauvres, etc.

Le travail au ministère était ingrat. Heureusement j'avais gardé du temps afin de travailler pour ma thèse. J'ai

32. Un des services de recherche du ministère des affaires sociales.

33. Inventaire que je fis avec l'aide de Bernard Roudet.

34. Centre d'Études des Solidarités Sociales.

35. Ainsi celles du Laboratoire d'Économie Sociale et celles de la Fondation de France.

36. Tom Wolfe.

37. Kotlowitz, *The Other Side of the River*, New York, Nan A. Talese, 1998.

38. Dan Ferrand-Bechmann, *Entraide, participation et solidarités dans l'habitat*, Paris, L'Harmattan 1992.

L'INSERTION ENTRE LA FORMATION ET L'EMPLOI

réussi à persuader les associations de répondre à nos questionnaires complexes, car les spécialistes de l'INSEE y avaient mis la main, et l'étude fut un succès. Par ailleurs je menais une étude classique et complexe sur une allocation très spéciale, qui consistait en une somme d'argent donnée à des familles qui avaient des besoins spécifiques. La législation était très claire et théoriquement tout devait se passer de la même façon, de manière rigoureuse et bureaucratique, impersonnelle et répétitive quelles que soient la personne bénéficiaire et la personne qui traitait le dossier. En fait, les travailleurs sociaux devaient estimer le besoin et la somme. Une investigation poussée sur la manière dont était gérée cette prestation a fait apparaître une variation de pratiques aussi diverses que les 50 départements où j'ai enquêté. Nous n'avons donc pas fait seulement un profil des bénéficiaires et l'analyse de leurs caractéristiques sociales, familiales et économiques. Nous avons aussi analysé des types de gestion du social et étudié le produit ou plutôt les caractéristiques de l'aide, la manière dont elle était gérée et attribuée et le circuit par lequel elle passait avant d'être distribuée. On imagine avec peine que pour donner 1 000 F, il faille faire faire 50 kilomètres à 5 personnes et les réunir deux fois. C'est dire que le coût de la décision est bien plus élevé que la prestation servie. Le service public en France est administré de manière parfaite mais quand j'ai examiné de près cette prestation certes non obligatoire, j'ai découvert des montagnes d'arbitraire et de clientélisme. J'ai retrouvé ce que j'avais appris avec Michel Crozier³⁹ et pas du tout avec Max Weber.

C'est donc, à la fin de cette période de deux ans, que je fus appelée par Bernard Kouchner pour faire partie de son cabinet. Il était secrétaire d'État à l'action humanitaire. J'avais pour tâche d'organiser un colloque pour lancer le RMI avant le vote de la loi au parlement. Après 4 ans hors de l'Université, je me languissais, je voulais terminer ma thèse d'État. Elle avait avancé car je prenais de la distance par rapport au sujet.

En rentrant d'un voyage aux États-Unis, dans une université Bostonienne, je débarquais dans une réunion autour de la question de l'insertion et du RMI. C'était à la Bastille, l'auditoire était composé de personnels sociaux et de hauts fonctionnaires autour des ministres, qui se sentaient concernés par la question de l'insertion. J'ai demandé : « Pourquoi n'y a-t-il pas de responsables économiques et de chefs d'entreprise pour débattre de l'insertion professionnelle ? » Nous avons organisé plusieurs manifestations et fait des enquêtes sur ce thème en menant des entretiens avec des chefs d'entreprise et des personnels du social et des agences d'emploi.

Les chefs d'entreprise ne se posaient que peu de questions sur leurs responsabilités sociales sauf quand il s'agissait des personnes handicapées pour lesquelles ils choisissent souvent de régler les pénalités prévues. Ils se contentent de payer des charges sociales. Les plus altruistes que j'ai rencontrés, sont mus par un sentiment religieux ou bien ont eu un malheur et se sentent solidaires. Un enfant handicapé ou toxicomane bouleverse bien des parents. Richard Titmuss l'avait montré à propos du don du sang⁴⁰. C'est l'expérience de la souffrance qui va changer des habitudes et des habitus. Le mécanisme des solidarités n'est pas évident. J'ai écrit en 1995 la partie « ethnologique » d'un rapport sur le régime de retraite des non-salariés en Polynésie Française. Les entrepreneurs pauvres vanilliers ou riches pharmaciens, ne comprennent pas le circuit et la part qui leur revient, ni l'avantage en terme d'assurance. Si j'ai donné à mon premier livre sur le bénévolat, le titre « Bénévolat et Solidarité », c'est parce que le bénévolat est un élément d'un vaste système.

J'ai travaillé en 1989 sur une étude internationale sur l'insertion des jeunes pour décrire les voies pour former, donner un emploi et un statut par une activité productive et valorisante, qui crée souvent du développement local. Le modèle français a ses grandeurs et ses incertitudes, les limites des dispositifs publics et les chances – si l'on peut dire – que donnent les déficits en la matière. Paradoxalement les systèmes d'État Providence, s'ils assurent un filet de sécurité et permettent de

39. Dans ses travaux sur le monde des employés de bureaux, les cols blancs.

40. Ouvrage cité plus haut et étude que je dirige cette année sur l'engagement des femmes à La Ligue de l'Enseignement.

rétablir un peu d'égalité sociale, endorment les énergies et créent à la longue de la désinsertion sociale. La bureaucratie et la technocratie ont des effets pervers : on peut effectivement parler de perte du lien social.

L'insertion sociale repose sur le fait de se former. Mais comment former des jeunes, qui n'ont jamais pu s'intégrer dans un système d'éducation classique et qui détestent a priori l'école⁴¹ ? Ces mêmes jeunes, qui vont chercher eux-mêmes les outils de leur insertion quand ils ont quelque chose à produire ou quand ils participent à une action qui leur plaît !

Le bénévolat procède de l'engagement⁴² et donc de « la participation ». Ce thème devint un de mes objets d'étude. La participation des habitants restait un leurre ou un slogan qui cachait des méthodes peu participatives ou qui répondait à des contestations et des revendications. Nous étions dix ans après les expériences de Grenoble et surtout à une génération des GAM⁴³.

Qui a intérêt à la participation quand elle devient contestation ? Quel élu laisse réellement « ses » citoyens libres de leurs paroles ? Puisque celles-ci risquent de provoquer des questions sans solution ou des solutions onéreuses ? Est-ce que les citoyens français ont appris à s'exprimer ? à donner leur avis ? Tout le système éducatif et la discipline, au sens que lui donne Michel Foucault, dans « Surveiller et punir », sont désincitateurs.

Avec un groupe composé de « hauts » fonctionnaires, d'élus, d'universitaires et d'habitants d'une ville à l'autre, nous avons étudié cinq modèles de participation contrastés⁴⁴. J'ai ensuite étudié la démocratie locale dans les villes de banlieue, qui correspondait au thème du DESS que j'allais alors diriger et qui donna lieu à un ouvrage⁴⁵.

Mes deux thèmes de travail se sont rejoints : le bénévolat et la sociologie urbaine. J'ai commencé à réfléchir aux solidarités dans les quartiers et à un bénévolat « populaire ». En général, on associe bénévolat et dames

d'œuvres, mais le concept peut s'appliquer au bénévolat des femmes des quartiers qui ramassent les seringues sur les pelouses.

Ces recherches action, puisqu'ils s'agissait de promouvoir des idées, m'occupaient en partie en dehors du temps que je passais à l'Université de Grenoble où j'avais repris mon poste. En mars 1991, j'ai soutenu enfin ma thèse à l'Institut d'Études Politiques et je suis devenue docteur ès lettres.

LE DÉVELOPPEMENT SOCIAL À L'UNIVERSITÉ DE PARIS 8

Noyée dans la complexité des dernières semaines de l'organisation de ma thèse d'État⁴⁶, je remplis des dossiers à la hâte. Quand Alain Coulon m'a téléphoné, j'ai réalisé que j'étais nommée en Sciences de l'Éducation.

La question était de savoir ce que j'avais à faire avec les Sciences de l'Éducation ? Les lectures préalables que j'avais faites à travers des ouvrages et des manuels ne me parlaient fort peu de ce qui devait être la problématique du DESS qui m'était confié : « Responsables d'actions éducatives et sociales dans l'espace urbain ». L'objet de cette filière, le développement social urbain comprend intrinsèquement une dimension éducative. Il s'agit de mieux connaître les problèmes des quartiers en difficulté et leur relégation, les personnes et les groupes qui y habitent ou y travaillent, les acteurs salariés et bénévoles qui y agissent aussi bien du côté des dispositifs éducatifs que des programmes urbains et sociaux et même culturels. Il faut pouvoir aider à évaluer, faire des diagnostics et analyser, et trouver des solutions si elles existent. Le délabrement des quartiers relégués et stigmatisés⁴⁷ justifie pleinement ce type de formation et des recherches. Il faut vite former des spécialistes,

41. On peut lire des pages magnifiques dans la suite du livre de Franck Mac Arthur, « Les cendres d'Angela », le second ouvrage étant « C'est comment l'Amérique? ».

42. *i.e.* paradoxalement en donnant un gage sans recevoir de salaire c'est-à-dire de gage...

43. Groupes d'action municipale.

44. Rapport Floch, 1992.

45. *entraide, participation et solidarités dans l'habitat*, cité plus haut.

46. J'ai dû au dernier moment trouver un cinquième juré, ce fut Gérard Namer, qui heureusement connaissait un peu mes travaux.

47. Dans les mots de Jean-Marie Delarue (*La Relégation*) et de Erving Goffmann (*Stigmates*).

certain en recherche d'emploi⁴⁸ et surtout former ceux qui seraient capables de faire le lien entre des acteurs venant d'horizons différents et obligés d'être partenaires.

La majorité de mes collègues se désintéressent absolument de cette formation. Les groupes de réflexion sur les DESS constatent la difficulté et le peu de reconnaissance dans les carrières de ces filières. L'idée « d'enseignement professionnel » y est attachée de manière stigmatisante.

Dans les années 80, la discrimination positive était une idée qui faisait « école » et les ZEP étaient mises en place. Plusieurs équipes travaillaient sur des thèmes proches de ceux du CESOL dont ESCOL. Mais nous n'avons guère pu travailler en commun. Parce qu'il s'agit d'une formation de 3^e cycle, nous donnons aux étudiants de solides bases théoriques et méthodologiques. Nous les avons obligés à plonger dans diverses disciplines pour trouver des références et des concepts opératoires. La sociologie a été le champ d'investigation conceptuelle, théorique et méthodologique privilégiée.

Or, si je suis largement dans le champ des sciences de l'Éducation, je pratique le hors-piste. Par exemple, mes recherches portent sur l'éducation populaire, l'éducation des adultes en particulier celles des professionnels, l'éducation à la citoyenneté principalement par l'action volontaire et la comparaison internationale.

Ayant privilégié la réflexion sur « l'école hors l'école », mes cours et séminaires portent sur l'accompagnement scolaire, sur l'éducation des adultes, l'éducation populaire, la formation permanente et professionnelle, les formations associatives et le bénévolat, etc. Avec l'aide de la Fondation de France, j'ai pu mener une étude sur 1 500 étudiants faisant de l'accompagnement scolaire⁴⁹.

Sur le terrain, le partenariat, le leitmotiv à la mode, dissimule une absence de coordination et de travail en commun. Les uns et les autres, issus de forteresses professionnelles fermées n'ont pas l'habitude du dialogue et de la concertation. On peut considérer que

malgré des slogans très puissants sur l'égalité, la discrimination positive et la participation des citoyens, les situations réelles dans les quartiers français sont souvent tout à fait autres. C'est inconfortable pour les enseignants. Mieux les former et les informer semble indispensable. Il ne suffit pas de leur donner des méthodes et des techniques pédagogiques. Il faut aussi leur permettre de comprendre quelle est la situation de leurs élèves et des quartiers. L'école est souvent un des derniers équipements d'un quartier. Cela pourrait être un des derniers remparts contre la violence avec les associations⁵⁰.

Il m'a semblé qu'une formation sur le contexte et la situation socio-économique permettrait à des enseignants de mieux enseigner et d'enrayer une partie des problèmes des classes des écoles et des collègues situés dans des quartiers en difficulté. Je me suis trouvée isolée dans ce projet, qui pourtant est devenu une réalité pendant dix ans.

Quand, dès 1991, j'ai été envoyée à l'Université de Corte pour organiser le second cycle de Sciences de l'Éducation, j'ai dû me former moi-même et parfaire ma formation en sociologie de l'école. J'ai eu cette chance d'avoir à bâtir totalement le cursus sur le modèle de celui de notre département mais en respectant la spécificité de la Corse et en faisant appel à des universitaires de là-bas. Nous leur apportons une licence puis une maîtrise et enfin un DESS, ce qui est important dans une carrière de fonctionnaire ou de responsable associatif. Ils nous apportaient une connaissance d'un milieu stigmatisé, complexe, difficile et attachant.

Les habitants des îles, parce qu'ils sont isolés, ont souvent une grande culture, car ils ont le temps de lire. Ils ont aussi des cultures de la solidarité que l'on découvre grâce aux conversations « privées » dans les routes de montagne et on apprend vite quelques clés⁵¹ de cette société insulaire.

La contradiction de la situation politique et sociale est très grande. La formation est indispensable pour ceux qui essaient de construire un autre système tout en étant fortement attachés à l'identité corse. Formation importante, à la fois pour ceux qui se sont formés avec nous et

48. Surtout dans les premières années 90, maintenant ils trouvent très vite un emploi.

49. Étude AFEV, association pour la fondation des étudiants pour la ville, qui fait de l'accompagnement scolaire avec des étudiants bénévoles et une cinquantaine de coordinateurs.

50. Ignorées au dernier colloque de l'Unesco sur ce thème.

51. Seulement quelques-unes !

pour ceux qu'ils ont formés à leur tour à l'Université, dans les écoles, etc.

L'usage parallèle d'une langue est un élément de réflexion permanent pour un professeur de sciences de l'Éducation. Cette langue est un symbole très fort. Cela relève d'une mise en scène ordinaire au sens de Goffman.

QUESTIONS DE MÉTHODES

J'expérimente, quand je peux, une méthode de pédagogie positive, que j'avais moi-même connue dans mon enfance et mon adolescence. J'essaie de valoriser les étudiants surtout quand il s'agit d'adultes peu sécurisés ou d'étudiants jeunes ou issus de milieux fragiles, qui ont été plus souvent sanctionnés sur leurs erreurs qu'encouragés sur leurs compétences et leurs savoirs. Pour cela soutenir ou initier des méthodes d'entraide et utiliser la richesse qu'ont les formations comportant à la fois des adultes et des plus jeunes et mutualiser les savoirs, les réseaux et les compétences est une pratique pédagogique porteuse. Par exemple, un responsable d'une association dans un quartier ou d'un service dans une collectivité locale peut accueillir en stage ou même sur un emploi, un étudiant plus jeune ou expérimenté. Lequel peut alors le guider dans sa découverte ou sa redécouverte du métier d'étudiant. Nous vivons bien maintenant de ces réseaux « s'entraidant » d'anciens étudiants, qui offrent stages et débouchés à leurs jeunes condisciples et nous envoient leurs collègues motivés.

Beaucoup d'étudiants professionnels, qui retournent faire des études, butent sur la construction du mémoire et sur l'écriture. Ils confondent le style et les objectifs des rapports administratifs avec ceux des mémoires universitaires. Les conseils et les jugements normatifs et évaluatifs, leur sont plus familiers que la démarche et l'analyse scientifique validée par des démonstrations et que la formulation d'hypothèses.

Garder une distance et une neutralité est un exercice qu'ils doivent redécouvrir. La construction d'hypothèses et d'une problématique nécessite une déconstruction, qui peut être douloureuse. Les étudiants professionnels ont d'autres méthodes de réflexion et

d'analyse des réalités. Dans ces milieux éducatifs et sociaux, il y a des « gourous » et des leaders d'opinion, dont on accepte les idées sans les remettre en question parce que leurs noms apparaissent dans des colloques et des publications. Les nouveaux étudiants ont parfois du mal à être critiques et à utiliser un vocabulaire et des concepts, qui les sortent de leur jargon professionnel et des idées dans le vent. Mais lorsqu'ils ont franchi les premières difficultés, ils peuvent se révéler d'excellents apprentis chercheurs et découvrir une joie comme le dit Snyders⁵² dans ce retour aux études. Et leurs expériences leur permettent d'aller à l'essentiel et de gagner du temps sur leurs camarades plus jeunes.

Dans ces dix années d'enseignement à l'Université de Paris 8, j'ai continué à travailler avec le CESOL. Mais dans quelques chantiers, j'ai changé de méthodes de recherche en faisant de l'évaluation de politiques publiques, ce que j'avais commencé à faire dans les années 85 à la demande d'une des directions du CNRS. J'ai continué dans une mission d'évaluation de l'INJEP⁵³ puis dans l'évaluation du service volontaire européen. J'y ai appris des méthodes nouvelles et les limites de ce type de travail en collaboration avec un cabinet appointé par le « politique »⁵⁴. J'ai dû aussi changer de style, de forme, d'objectifs et de méthodes d'enseignement et de formation à l'extérieur de l'Université.

J'ai été amenée aussi à conduire des groupes dans l'élaboration de stratégies de projets et de prospectives. Dans ces groupes, par exemple sur la redéfinition d'un service d'insertion ou de nouveaux rapports entre bénévoles, clients ou bénéficiaires d'aide et professionnels, il faut se dédoubler. On est à la fois à l'écoute du groupe et de sa dynamique, à l'écoute des responsables : « les supérieurs », et quelquefois des élus sacralisés, et surtout on doit être à l'écoute des bénéficiaires et des clients des services. En même temps l'étude sociologique et « armée » par des outils scientifiques de la réalité est indispensable, elle permet de mieux avancer. On se forge sa propre analyse distanciée du champ d'action des personnes que l'on est chargé d'escorter dans un projet ou des stratégies et des redéfinitions d'actions. Lorsque par derrière, il y a un conflit institutionnel, l'exercice est difficile et même périlleux.

52. Snyders Georges, *Heureux à l'université*, Paris, Nathan, 1993.

53. Institut National de la Jeunesse et de l'Éducation Populaire (Marly).

54. L'Institut Tavistock qui avait la conduite de l'évaluation et qui bâclait le travail.

J'ai toujours donné les mêmes conseils aux étudiants ou aux collègues chercheurs qui travaillaient sous ma responsabilité :

– d'abord, interroger divers acteurs mais surtout les usagers des dispositifs ou les bénéficiaires. Ceci afin d'avoir plusieurs points d'écoute et de vue. Peut-être m'inspirai-je des leçons de Michel Crozier ;

– ensuite, privilégier les entretiens non directifs, méthodes que j'avais apprises à pratiquer avec Henri Raymond et d'autres enseignants. Cela oblige à avoir une écoute compréhensive ;

– mais ne pas négliger les enquêtes quantitatives, à condition qu'elles soient sérieusement faites ;

– enfin, garder une stricte déontologie dans la recherche, expliquer pour qui on travaille et pourquoi : une thèse, un travail universitaire, un travail payé et par qui, etc. Cela veut dire aussi respecter les personnes dont on étudie les situations sociales.

Pratiquer une recherche engagée, impliquée, militante, une recherche action... Peu importent les mots. Patrick Declerck⁵⁵ paie les personnes sans domicile fixe qu'il interroge. Je n'irai pas jusque-là. Mais donner des rôles pour leur toit à une famille à la Réunion ou remplir un formulaire pour une mère en difficulté relève du bon sens et d'un geste humain.

TROIS OBJETS DE RECHERCHE QUI SE REJOIGNENT : LE BÉNÉVOLAT, LA RELÉGATION ET L'ÉDUCATION DES ADULTES À TRAVERS LES ASSOCIATIONS

Aussi bien dans les thèses que j'ai dirigées et que je dirige, que dans les jurys où je siège, la centaine de mémoires de DESS que nous faisons soutenir, la relégation est un objet central de mes recherches. J'ai écrit plusieurs articles et dirigé trois ouvrages collectifs sur ce thème :

- Pauvre et mal logé,
- Entraide, participation et solidarités dans l'habitat,

– Ville et immigration, prière d'insérer.

La relégation renvoie à des concepts classiques en sociologie : intégration, marginalisation, stigmatisation, anomie, rôle social, représentations, citoyenneté... et en psychologie sociale : affiliation, identité, appartenance et à des théories moins discutées ou moins connues comme celles qui portent sur l'appropriation, la désolidarisation et la désidentification⁵⁶. J'ai fait des recherches sur des micro-sociétés et des sous-cultures en essayant d'éviter les jugements stéréotypés et les analyses qui relèvent du sens communément admis pour traiter de la relégation.

L'inégalité et la relégation, « la galère », la discrimination apparaissent comme des domaines à explorer. J'ai, au début des années 90, fait des recherches à la demande du FAS⁵⁷. L'investigation portait sur l'intégration des personnes d'origine étrangère en Corse. Les personnes qui vivent en Corse ont des clés de compréhension et d'entrée, que n'ont pas les chercheurs, lesquels peuvent prendre plus de recul. En l'occurrence en Corse, nous avons pu montrer des systèmes de solidarité qui étaient mieux perçus par les personnes de la région que par des chercheurs ou des administrations relativement myopes.

Peu à peu j'ai élaboré une méthode de « sociologie positive » au sens, si l'on peut dire banalement, du slogan des magasins Carrefour... mais aussi de la position que prend Jona Rosenfeld⁵⁸, dans ses ouvrages sur « l'extrême pauvreté » et sur « les artisans de la démocratie ». Ce professeur Émérite de l'Université de Jérusalem, farouche militant de la cause des pauvres a beaucoup écrit avec ATD Quart Monde. Il le fait dans une attitude de respect pour les personnes dans la misère et il montre les solidarités concrètes, qui se développent entre elles. Il est dans une ligne de recherche action, impliquée, engagée... comme d'autres chercheurs qui travaillent sur la question de la misère. On peut citer Frances Fox Piven⁵⁹.

Depuis dix ans mon parcours de recherche a été creusé de sillons qui se rejoignent. J'ai labouré dans une terre

55. in Dan Ferrand-Bechmann, *Pauvre et mal logé*, Paris, l'Harmattan, 1990 ; texte de Patrick Declerck, *La maison, le clochard et l'utérus*.

56. Abram de Swaan a largement développé ce concept dans ses ouvrages comme *Sous l'aile de l'État* ou dans son rapport sur le Rwanda.

57. Fonds d'Action Sociale pour les Travailleurs Immigrés et leurs Familles.

58. Jona Rosenfeld, *Out from Under*, Jerusalem, JDC, 1995.

59. Piven Fox Frances et Cloward, *Regulating the Poor*, New York, Vintage Book, 1971.

lourde et soudain elle est devenue légère et des racines s'enfoncent pour donner des frondaisons solides qui se rejoignent comme les arbres fantastiques des pays tropicaux.

Le bénévolat, surtout dans le secteur social, est donc mon premier thème de recherches et celui qui est le plus visible. J'ai étudié de plus en plus sa fonction éducative et formative, en particulier dans les associations et l'Éducation Populaire. Dans le département de Sciences de l'Éducation, j'interroge cette question dans mes cours. On continue à me solliciter pour des articles et des séminaires sur les professions sociales et la question de la professionnalisation puis celle du travail, qui reviennent de manière récurrente. Les rapports entre bénévoles et professionnels, entre travail et bénévolat resteront des problématiques importantes dans notre société et dans beaucoup d'autres. Car le marché et l'économie productiviste ne sont pas les seuls systèmes qui nous gouvernent. D'autres valeurs non lucratives et non individualistes sont loin des valeurs travail. J'ai découvert un axe intéressant d'entrée dans les Sciences de l'Éducation par les associations comme instance éducative. Combien de bénévoles se sont formés par le bénévolat, apprenant le sens de la gestion et diverses qualifications qu'impliquaient leurs responsabilités, depuis des langues étrangères, jusqu'à la comptabilité, l'informatique, etc.

Les quartiers en difficulté, la relégation et les politiques de la ville sont mes seconds thèmes de recherche et de formation. C'est évidemment un thème de communication porteur dans des colloques français et internationaux. Je me suis penchée sur les travaux de l'École de Chicago et suis partie plusieurs fois dans cette ville ou dans d'autres villes américaines trouver les terrains, les décors et les bibliothèques des œuvres de Wirth, Thomas, Frazier, Park, Burgess⁶⁰... Ce que j'ai appris dans les années 70 ne m'a jamais semblé vieillir. Des sociologues ont posé des questions fondamentales sur les transformations de la ville dans un système capitaliste, sur l'embourgeoisement et sur le développement de la société de consommation. D'autres interrogations se sont creusées dans ces sillons : le nomadisme urbain, la précarité, la dualisation des espaces entre banlieues défavorisées et quartiers plus privilégiés. La question de

l'interculturalité et de l'intégration des immigrés est une question centrale. Mais j'ai introduit dans ces thèmes des réflexions sur l'éducation et la formation, d'autant plus que les politiques villes intègrent des contrats éducatifs et des missions de formation.

Ces recherches m'ont portée vers des espaces, des départements et territoires d'outre-mer où je fais de la formation et de la recherche. Que ce soit à la Réunion ou en Polynésie Française et par extension en Corse, ces territoires sont par essence relégués. Il faut être attentif à la différence dans ces espaces qui ont des identités avec la France métropolitaine⁶¹. Si ces espaces ont aussi des dissemblances, il faut aussi ne pas s'engouffrer dans une analyse qui ferait fi d'un creuset commun très puissant au niveau des cultures, des normes et des comportements. Ces 3 territoires sont devenus mes archipels et mes îles secondaires. La posture de recherche est toujours celle de l'ethnologue, telle que la conçoit Lévi-Strauss. Je tente d'être dans la familiarité et l'empathie. Amenée souvent à observer les groupes actifs et la solidarité dans les quartiers, j'ai travaillé en Corse avec des groupes sociaux qui me sont très distants par leurs objectifs politiques. La familiarité ne veut pas dire que l'on soit proche et peut-être otage. L'empathie ne veut pas dire accepter tout sans s'interroger et sans prendre de la distance. Dans le puzzle qu'il faut déchiffrer, ce sont souvent ceux qui deviennent vos amis qui vous aident à retrouver la place des pièces dont on ne sait que faire. Mais les interlocuteurs que l'on a dans toute recherche et avec qui on n'a pas a priori d'empathie, aident aussi à poser les questions que l'on n'a pas su envisager.

De la pratique obstinée de l'éducation des adultes à la recherche sur ce thème, il n'y a qu'un pas, je l'avais franchi à propos de la formation des bénévoles. Ce furent les programmes européens qui m'ont permis depuis deux ans d'y apporter une dimension comparative européenne. J'ai été amenée à travailler sur la place de la formation permanente et continue et sur celle des adultes. J'ai participé à de nombreuses conférences dans le cadre des programmes européens. Puis on m'a demandé de faire des évaluations et des expertises de projets et de programmes et même d'aider à les promouvoir.

Nous avons participé en tant que membres du CESOL et avec une équipe d'étudiants de 3^e cycle à une recherche

60. Pour l'École de Chicago, lire le dernier ouvrage de J.-M. Chapoulie, *La tradition sociologique de Chicago*, paru au Seuil en 2001.

61. On est toujours « métro », « zoreille », du « continent »... mais peu à peu on se fait des amis et des alliés.

sur « l'autonomie dans l'apprentissage ». Elle s'est vite transformée en une réflexion sur le rôle des parcours associatifs dans la formation ou l'autoformation des individus, nous avons alors quitté les théories de Catamari⁶². L'équipe a fait un travail sur le terrain, des entretiens et des observations dans plusieurs types d'associations. C'est ainsi que j'ai écrit des articles et participé à des colloques pour discuter et analyser ce qu'on entend par éducation non formelle⁶³ et pour analyser les expériences et les responsabilités des personnes s'engageant bénévolement de manière plus ou moins active dans des groupes. Nos partenaires de travail espagnols et roumains sont sur des positions diverses quelquefois opposées. La discussion sur des concepts et leurs définitions et sur les protocoles de recherche a été très vive. Les contextes sociétaux ne sont pas les mêmes et la notion d'économie sociale et d'économie solidaire n'a pas par exemple franchi les anciennes frontières des pays de l'Est.

Des années de travail depuis 1978, sur les associations, m'ont permis d'amasser un matériel important et en un sens longitudinal. Je peux retrouver des bénévoles qui ont acquis des postes de responsabilités et gèrent des services de manière bénévole ou sur une base rémunérée, sans avoir d'autres formations que leurs expériences dans des associations. Leurs motivations à se former viennent du besoin d'agir. Leurs rapports au savoir sont à la fois un rapport d'utilité et un rapport éthique. Bien des théories et des analyses sur les parcours de vie et l'inégalité sociale et sur les destins individuels liés aux structures de classe se heurtent à cette réalité de la formation dans l'association. Le tiers secteur redresse des destins et des parcours de vie et redonne une seconde chance.

Notre hypothèse quant à la production éducative des associations et de l'autonomisation des personnes se double d'une constatation. Cette production est souvent cachée et passée sous silence, même dans le milieu de l'Éducation Populaire. Il s'agirait alors de « shadow learning » pour reprendre les termes de Ivan Illich sur le

travail de l'ombre. On peut faire une seconde hypothèse. La production éducative des associations est contraire à la logique de notre système public et formel de formation. Elle vient troubler des schémas préétablis de distribution descendante du savoir et des connaissances. Elle bouleverse peut-être l'ordre très social des statuts fondés sur des diplômes et non sur des savoirs et des compétences. Ne parlons pas de la manière dont les parcours associatifs interviennent sur les inégalités d'origine sociale. Beaucoup des acteurs les plus actifs de ces structures sont dans leurs « vraies » vies des professionnels, des salariés et même fonctionnaires, des enseignants, des éducateurs, des formateurs... Mais tous ne transfèrent pas les méthodes spécifiques du secteur associatif dans le secteur éducatif « normal ».

Les associations sont dans l'ensemble riches en discours préconstruits auxquels elles se tiennent au risque de déformer une réalité autre. Quand on dit qu'une association favorise la rencontre ou dynamise le tissu social, s'agit-il de la réalité ou de ce qui est écrit dans les statuts ? Quand il s'agit de notre objet de recherche, c'est-à-dire la fonction cachée des associations : apprendre à apprendre, faire acquérir des savoirs et des compétences, les discours témoignent de la myopie des acteurs adhérents et même des responsables et des militants.

À travers les discours des personnes que nous avons rencontrées, nous avons pu remarquer que l'expérience associative révèle et développe chez elles des capacités et des savoirs divers s'exerçant à différents niveaux. Comme les femmes qui sortent de leurs cuisines pour rentrer dans la vie professionnelle en passant par les expériences associatives⁶⁴, les hommes apprennent de nouveaux savoirs et acquièrent des compétences fondées sur des capacités nouvelles. À quel moment ce « savoir » devient « connaissance » ? et surtout quand se fait-il « capacité » ? Ne faut-il pas être capable avant que de savoir ? En cela le concept d'*empowerment* permet d'avancer : savoir c'est avoir le pouvoir d'agir et se sentir capable de pouvoir savoir.

62. Barbot Marie-José, Catamari Giovanni, *Autonomie et apprentissage, l'innovation dans la formation*, Paris, PUF, 1999.

63. Il y a de multiples définitions : de l'UNESCO, des sociologues allemands... j'ai publié un texte sur ce thème pour l'Université d'été de la Communication à Hourtin en août 2000.

64. Dan Ferrand-Bechmann, *l'utilité sociale des femmes au foyer*, conférence à l'Association Belge des Femmes au Foyer, 1994. et conférence en 2001, dans les locaux du collège de France pour l'Union Rationaliste et la revue *Raison Présente* sur « les Femmes à l'assaut des associations ».

UN PARCOURS DE RECHERCHE

En écrivant ce parcours de recherche j'ai eu la surprise de trouver bien des similitudes entre divers moments et étapes de 30 ans à l'Université, qui m'avaient pourtant semblé tenir au hasard de rencontres et de propositions de travail. À la fois dans la pratique et dans la recherche je me suis toujours intéressée aux questions d'éducation et de formation. Mais l'intérêt pour les groupes et les individus en difficulté et aux espaces de relégation a orienté mes travaux. Ce n'est que par écarts très légers que j'ai changé d'horizons. De l'étude du travail social à celui du bénévolat, de l'étude de la pauvreté à celui des quartiers en difficulté, de la pratique de l'éducation des adultes à la recherche sur ce thème dans le champ associatif. J'aime surtout la sociologie participante, engagée et obstinée.

En conclusion, les formations et les filières que j'ai animées ont eu trois principaux effets :

- donner du travail à des formateurs,
- donner des diplômes à des personnes en parcours de reconversion ou de validation d'acquis,
- créer des réseaux.

Au moment où va paraître cet article, je suis plongée dans une recherche que m'a demandé la Ligue de l'Enseignement et le Fonds National de la Vie associative comme si soudain les nœuds de mes recherches se nouaient de manière logique.

Dan FERRAND-BECHMANN

Sociologue

Université de Paris 8